Représentation

Al-Balagh, 2 décembre 1945.

Une comédie triste, ou une tragédie comique — voilà ce que jouent les partis coalisés sur la scène de la politique égyptienne ; car la politique égyptienne s'est donnée, ces jours-ci, une scène, une scène curieuse où se présentent des tableaux qui font rire qui veut rire, qui attristent qui veut s'attrister, et qui distraient de toute façon le grand public. Il n'est pas douteux que les avances et les retraites, les approches et les éloignements, les audaces et les hésitations, le penchant tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, que produisent nos partis coalisés, tout cela distrait et amuse le grand public. Tu n'as pas besoin qu'on t'en apporte la preuve ; il suffit de passer par les cercles, de faire un tour dans les cafés, et d'écouter les gens tenir conversation entre eux, pour savoir que la nation égyptienne se divertit de ses partis, et s'amuse de cette nouvelle race de politiciens qui parlent et n'agissent pas, qui s'unissent tout en étant divisés, qui coopèrent tout en se jouant les uns aux autres toutes sortes de tours — comme si l'on voulait que les Égyptiens apprennent ce qu'est le vain divertissement, ce qu'est le simple jeu, comment l'on peut afficher le sérieux tout en s'amusant, comment l'on peut feindre le travail tout en étant paresseux, comment l'on peut tromper les gens sur eux-mêmes, sur leurs espoirs et sur leurs souhaits, et comment l'on peut distraire les gens, par la sottise, de la vérité, une fois qu'il ne reste plus aucun chemin vers cette vérité. Et cette comédie triste qui est la nôtre, ou cette tragédie comique qui est la nôtre, est aussi longue qu'une nuit d'hiver, et ne veut pas finir ; son commencement s'est tant éloigné que les gens l'ont oublié, ou presque oublié, tandis que sa fin demeure l'un des secrets de l'invisible. Et ce qui importe n'est pas que l'histoire finisse, mais bien qu'elle ne finisse pas ; car dans sa fin se trouve la fin de cette heureuse époque où les Égyptiens rient. Et comment les Égyptiens pourraient-ils vivre s'ils ne riaient pas ?! Et ne dites pas que les Égyptiens peuvent rire dans les théâtres et les cinémas ; car ce rire-là n'est rien, puisqu'il finit avec la fin du spectacle, et s'achève avec le repli de ce qu'on appelle l'écran blanc. Mais ce rire politique accueille les Égyptiens au réveil, les accompagne quand ils vont à leur travail, marche avec eux quand ils rentrent chez les leurs, et ne les quitte pas quand ils se retrouvent, entre le jour et la nuit, dans les cercles et dans les cafés. Et qui sait — peut-être ne les quitte-t-il même pas quand chacun d'eux se retrouve seul avec lui-même, peut-être ne les quitte-t-il même pas quand

chacun se retire dans son lit, et peut-être même les atteint-il dans les songes de la nuit. Et quoi d'étonnant à cela, quand le sujet de l'histoire est la vie même des Égyptiens dans leur propre pays, et les relations des Égyptiens avec leurs alliés et leurs amis ? Et les Égyptiens, ces jours-ci, sont bien éveillés, pensant à tout cela, s'interrogeant sur tout cela — car quoi de plus beau, de plus prodigieux, que l'homme qui pense au sérieux et se trouve contraint au rire, et l'homme qui cherche le sérieux et ne trouve que sottise et bouffonnerie ?! Au mois d'août dernier, cette comédie triste, ou cette tragédie comique, a commencé lorsque les Égyptiens ont insisté auprès de leur Président du Conseil pour qu'il les informe de la position de leur gouvernement sur les droits nationaux ; le Président du Conseil a donc parlé au Parlement et n'a rien dit, et ses partisans l'ont applaudi, parce qu'ils comprennent quelque chose à partir de rien, et qu'ils extraient le sérieux du jeu, et les vérités d'un discours vide de substance. À ce moment, le Président du Conseil a dit aux Égyptiens qu'il ne laisserait échapper aucune occasion de réclamer les droits de l'Égypte et de les obtenir — qu'il ne laisserait échapper aucune occasion, à condition qu'une telle occasion se présente. Et comment cette occasion devait-elle se présenter ? Se créerait-elle d'elle-même, ou les Anglais la créeraient-ils, ou les Égyptiens la créeraient-ils ? Pour les Anglais, leur secrétaire aux Affaires étrangères a dit qu'il attendait le moment opportun ; et pour les Égyptiens, leur Président du Conseil a dit qu'il attendait que l'occasion se présente. Et pendant ce temps, les avances et les retraites se sont multipliées, et les aveux et les démentis se sont multipliés ; certains disaient : on a bien demandé les négociations, et d'autres disaient : non, on n'a pas demandé les négociations. Et le comité qu'on appelle le comité politique s'est réuni, et a dit, et le Conseil des ministres a dit après lui, que le moment était propice aux négociations — puis le comité a été envoyé se coucher pour dormir, et il a dormi d'un sommeil profond, et les ministres sont restés seuls sur la scène, allant et venant, biaisant et manœuvrant, tandis que derrière eux leurs partis criaient et gémissaient, soulevant dans l'air une poussière qui ne cache rien, mais qui révèle tout. Et un jour — ou une nuit — le comité politique entendit une voix qui le réveilla de son sommeil profond, et il se dressa, effrayé, car il avait vu — en songe ou éveillé, qu'importe — le secrétaire britannique aux Affaires étrangères annoncer au Parlement britannique qu'il n'avait rien reçu du gouvernement égyptien touchant les négociations. Et le comité politique résolut — que Dieu me pardonne — ou plutôt son chef, Sidqi Pacha, résolut de faire quelque chose ; mais il rencontra le Président du Conseil, et à peine eut-il quitté le siège du gouvernement qu'il se hâta vers son lit et s'endormit parmi les dormeurs,

et le comité politique resta endormi de la fin de septembre au début de décembre, les ministres restant seuls sur la scène, allant et venant, biaisant et manœuvrant, leurs partis criant et gémissant derrière eux, jusqu'à ce que le flot atteignît les sommets, et que l'affaire dépassât toute mesure. Et il devint clair pour certains ministres que le public des spectateurs était sur le point de se lasser de ce jeu tiède, et de se détourner de cette représentation ennuyeuse. Alors les acteurs s'animèrent, et une nouvelle vigueur se répandit parmi les joueurs : voici qu'un ministre démissionne et s'en va vers les confins de la Haute-Égypte, et voici qu'un autre ministre se présente au public dans la posture de l'âme perplexe et éprise, le visage voilé tantôt d'un sourire, tantôt d'un froncement, avançant pour ne pas tarder à reculer, penchant à droite pour ne pas tarder à pencher à gauche. Et le public, voyant cela, rit et s'amuse, tandis que le ministre poursuit son jeu, et son parti, derrière lui, l'encourage et le presse par des cris, des lamentations, des applaudissements et des sifflets, jusqu'à ce que, l'activité du ministre ayant atteint son comble, il fasse le pas ferme et décisif : il rencontre le Président du Conseil. Et le public crut qu'un chapitre de l'histoire était sur le point de se clore, mais le chapitre ne se clôtura pas, et rien n'annonçait qu'il se clôturerait ; ce n'était là qu'une scène suivie d'une autre scène ; car l'habile ministre sortit du siège du gouvernement, énigmatique comme l'invisible lui-même, laissant tomber quelques mots comme un prêtre d'Apollon, et avant même que le soir ne fût tout à fait tombé, il y eut une entrevue, puis le trouble se dissipa, et la crise se dénoua — comme si un trouble avait réellement enveloppé les gens, et comme si une crise avait réellement atteint le comble de la complication. Mais il n'y avait là ni trouble ni crise ; il n'y avait que comédie et pure illusion. Et ce qui importe, c'est que le comité politique s'éveillera de son sommeil, bien qu'il semble que le réveiller demandera quelque temps, car il est plongé dans un sommeil profond, très profond ; il ne se réunira pas aujourd'hui, ni ne se réunira demain, mais il se réunira après-demain, si Dieu le veut. Mais se réunir pour faire quoi ? Il s'était déjà réuni en septembre, et avait dit, et le Conseil des ministres avait dit avec lui, que ce moment était le plus propice de tous aux négociations. Mais personne n'y a prêté attention, parce qu'il ne s'est pas soucié de lui-même, et personne ne s'en est préoccupé parce qu'il s'était endormi et avait plongé dans le sommeil, et le secrétaire britannique aux Affaires étrangères n'a pu réveiller qu'un ou deux de ses membres, qui n'eurent à peine le temps de s'éveiller qu'ils retombèrent dans le ronflement. Le comité se réunira donc mardi pour faire quoi ?! Pour faire deux ou trois choses, ou plutôt pour faire une seule chose : poursuivre la représentation, et répandre un

peu de vie et d'animation parmi les acteurs, afin que le public ne se lasse pas et ne soit pas gagné par le sommeil. Il se réunira mardi pour convaincre le ministre de la Justice de renoncer à sa démission, parce que les choses se déroulent au mieux de ce que souhaitent les Égyptiens ; pour convaincre le ministre des Finances qu'il a besoin d'un peu de stabilité et de calme, parce que les choses se déroulent au mieux de ce que souhaitent les Égyptiens ; pour convaincre le ministre du Commerce qu'il a besoin d'un peu de patience et de lenteur, parce que les choses se déroulent au mieux de ce que souhaitent les Égyptiens ; et pour convaincre tous les membres de la coalition, les indépendants compris, que la coalition n'a jamais, en aucun jour, été aussi forte qu'elle l'est maintenant, et que l'Égypte n'a jamais, en aucun jour, eu autant besoin de la force de la coalition qu'elle en a besoin maintenant — car le Wafd subsiste toujours, et son chef continue d'aller à Alexandrie et d'en revenir, et d'assister à la prière dans les diverses mosquées le vendredi, et tant que le chef du Wafd va et vient, assiste à la prière et reçoit les gens, l'Égypte est en danger, et rien n'écartera ce danger si ce n'est la coalition solide des adversaires du Wafd. Quant aux revendications égyptiennes, leur affaire est bien simple. Le Lord Chancelier britannique a déclaré à la Chambre des Lords — tout comme le secrétaire aux Affaires étrangères l'avait déclaré quelques semaines plus tôt à la Chambre des communes — que la Grande-Bretagne est prête à négocier au moment opportun, et qu'elle ne veut pas dominer l'Égypte, mais seulement une société avec l'Égypte fondée sur la camaraderie et l'égalité. Et l'Égypte pourrait-elle aspirer à un honneur plus grand que de partager avec la Grande-Bretagne la gestion des affaires égyptiennes sur une base de camaraderie et d'égalité ? Et par-dessus tout cela, la Grande-Bretagne nous accorde une faveur que nous ne pourrons jamais assez en remercier : elle redressera nos affaires, elle élèvera le niveau de notre existence, elle préservera notre affamé de la faim et notre démuni du dénuement, et elle nous protégera de la misère tout comme elle nous protège de l'attaque étrangère — que pourrions-nous donc vouloir de plus que cela ?! Et pourquoi le ministre de la Justice ne renoncerait-il pas à sa démission ? Et pourquoi le ministre des Finances ne reviendrait-il pas au calme et à la stabilité ? Et pourquoi le ministre du Commerce ne retournerait-il pas à la patience et à la lenteur ? Et pourquoi le comité politique ne retournerait-il pas à son sommeil profond ? Et pourquoi le Président du Conseil et le ministre de l'Intérieur ne seraient-ils pas laissés libres pour leur grave mission ? Car le chef du Wafd continue d'aller et venir, et il faut absolument le surveiller quand il va et vient ; le chef du Wafd continue d'assister à la prière, et les gens continuent de

l'aimer, il faut donc le surveiller quand il assiste à la prière, et fermer les mosquées à son entrée et à sa sortie, et détourner les gens de cet amour coupable, et les punir s'ils persistent dans cet amour coupable. Et le chef du Wafd continue de recevoir les gens, il faut donc surveiller sa demeure et l'assiéger, et écarter les gens de cette demeure. Les Égyptiens doivent choisir entre deux choses qu'il n'y a pas moyen de réunir : soit l'on combat le Wafd et son chef, soit l'on négocie avec les Anglais sur les droits de l'Égypte. Et il est tout à fait clair que combattre le Wafd et son chef est le but de tous les buts, la fin de toutes les fins ; car l'indépendance de l'Égypte est en très grand danger tant que le Wafd subsiste, et tant que son chef assiste à la prière et reçoit les gens. Quant à la lenteur des Anglais à négocier et à leur attente du moment opportun, à l'établissement de la nouvelle société sur une base d'égalité et de camaraderie, à l'adoption du Caire comme nouvelle capitale, en temps de paix, de la zone d'influence britannique au Moyen-Orient, et à la création du bureau britannique pour le Moyen-Orient dans la ville du Caire, à côté de l'ambassade britannique, sans que l'Égypte ait négocié sur sa création, sans que l'Égypte ait donné son accord à sa création, et sans considération de savoir si cette création convient ou non à l'indépendance, et s'accorde ou non avec la souveraineté — toutes ces questions sont légères et bénignes, et l'on ne devrait ni s'en irriter ni s'en alarmer ; car leur danger pour l'indépendance est bien moindre que ce danger imminent qu'incarne Mustafa al-Nahhas lorsqu'il assiste à la prière et reçoit les gens. Et c'est ainsi que notre comédie triste et notre tragédie comique poursuivent leur cours ; les acteurs ne cessent pas de jouer, et le public ne cesse pas de rire et de s'amuser. Et je ne sais pas si les membres du comité politique lisent ce qui se publie sur l'Égypte à l'étranger, ou si leur sommeil profond les détourne de la lecture. Pour ma part, j'ai lu dans le journal français Le Monde que les seigneurs de l'Égypte fréquentent le club Mohammed Ali, se laissant enfoncer dans ses fauteuils moelleux, buvant et jouant, et manœuvrant et biaisant tout le temps. Et Le Monde n'a oublié qu'une seule chose : que les seigneurs de l'Égypte se réunissent peut-être de temps à autre autour du Président du Conseil pour décider que le moment est propice aux négociations. Les Romains demandaient à leurs Césars des jeux et du pain, et les Romains exagéraient envers leurs Césars en leur demandant ces deux choses si graves ; mais nous sommes devenus plus sages que les Romains, et plus contents qu'eux, car nous ne demandons pas les jeux et le pain — ce serait trop — nous demandons seulement les jeux. Et notre gouvernement est vraiment sage : il nous donne des jeux tout ce que nous voulons, et plus que nous ne voulons ; quant au pain, nous devons le demander à

Dieu, et quant à l'indépendance, nous devons attendre que les Anglais nous en fassent la grâce.